CHAHDORTT DJAVANN

Comment peut-on être français?

ROMAN

Flammarion

Extrait de la publication

Cher Monsieur de Montesquieu,

... Je suis une jeune femme persane, nommée Roxane! Et je vis depuis un an dans votre pays. Je suis née en Azerbaïdjan et j'ai grandi à Téhéran. J'ai quitté l'Iran à l'âge de vingt-trois ans...

Trois siècles après les "Lettres Persanes", le spectacle de la vie parisienne surprend, séduit et charme encore une enfant de la Perse. Mais il y a de telles différences entre les mœurs de votre pays et celles de l'Iran que les changements me font tourner la tête. Je me demande: Est-ce bien la même terre qui nous porte? Est-ce bien le même ciel qui nous entoure?

editions.flammarion.com

Flammarion

Création Studio Flammarion Graphisme : Laurent Bismuth/RGB

Extrait de la publication

Comment peut-on être français ?

Extrait de la publication

Du même auteur

Que pense Allah de l'Europe ?, essai, Gallimard, 2004.
Autoportrait de l'autre, roman, S.Wespieser, 2004.
Bas les voiles !, essai, Gallimard, 2003.
Je viens d'ailleurs, roman, Autrement, 2002.

Extrait de la publication

Chahdortt Djavann

Comment peut-on être français ?

roman

Flammarion

© Éditions Flammarion, 2006.
ISBN : 2-08-068916-9

Extrait de la publication

Dans la famille de Roxane Khân, la chose la plus difficile était de savoir qui était qui.

Les débordements sexuels de Pacha Khân avaient valu à Roxane un bon paquet de frères et de sœurs. Ce qui s'appelle la polygamie, quelques dizaines de femmes, une grande famille. Immense.

Le grand Pacha Khân, père de Pacha Khân et grand-père de Roxane, était né près de Bakou, au XIXe siècle, sous le règne de Nasir ed Dir Chah, monarque absolu de la dynastie du Qâdjâr.

Le jour de sa naissance demeure inconnu.

Il était monogame et père de quatre enfants.

Lettré, il avait fait des études à l'école française de Tabriz.

Le grand Pacha Khân parlait « *parissii* », ce qui voulait dire « parisien » en turc azéri.

Et c'est ainsi que la grand-mère de Roxane appelait la langue française : « *parissii* », le nom de la première tribu gauloise qui habitait Paris. Mais la grand-mère de Roxane ne savait pas ça. Quand la femme du grand Pacha Khân parlait de son défunt mari à

Extrait de la publication

ses petits-enfants, elle disait : « Votre grand-père était un grand homme, un homme qui parlait *parissii* ».

Et c'était la fierté de toute la famille.

Bien que féodal et gouverneur d'une région d'Azerbaïdjan, le grand Pacha Khân s'opposa au roi et à la monarchie absolue. Il se déclara partisan d'une Constitution. Libéral avant l'heure, il fut obligé de se réfugier dans les montagnes d'Azerbaïdjan avec son armée. Le grand Pacha Khân fut assassiné.

Et ce fut le commencement du déclin.

Le jour de son assassinat demeure inconnu ainsi que le lieu où il fut enterré, mais, pour ses petits-enfants, sa mémoire resta à jamais liée à la liberté et à la langue française.

Pacha Khân fils, le père de Roxane, naquit quelques semaines après l'assassinat de son père.

La date exacte de sa naissance reste inconnue.

Il n'eut un acte de naissance qu'à l'âge de dix-sept, dix-huit ou peut-être même vingt ans...

Avant 1925, l'instauration du régime de Reza Chah Pahlavi et la modernisation du pays, personne ne déclarait la naissance de ses enfants, le nom de famille n'existait pas. Les prénoms étaient suivis de la filiation, de la profession, ou d'un titre.

Le destin se montra implacable avec le petit Pacha dès sa naissance : il fut arraché à sa mère et élevé dans une sorte d'orphelinat du roi du Qâdjar. Sans

Extrait de la publication

père, privé de l'amour maternel, il reçut un enseignement sévère. La coutume voulait que, de temps à autre, les maîtres d'école frappassent à coups de badine les élèves suspendus à une perche horizontale, pieds et poings liés, à un mètre du sol. En faisant saigner les pieds des garçons, cette méthode d'éducation, fort en usage à l'époque, avait pour but de façonner des esprits obéissants.

Pendant la Première Guerre mondiale, l'Iran était encore un pays totalement rural. Alors que les Russes avaient occupé l'Azerbaïdjan, jeune adolescent, Pacha Khan connut bien des misères. Sans père, sans mère, sans enfance, dès qu'il en eut l'âge, il trouva refuge dans les bras de ses quelques dizaines de femmes.

Et il en résulta des enfants et des enfants.

Pacha Khân fils ne parlait pas français et il n'était pas un défenseur de la liberté. Il devint un féodal, puis un ingénieur bâtisseur. Il collabora avec des spécialistes étrangers, traça des routes, des voies de chemin de fer, creusa des tunnels, construisit des écoles, aménagea des villages et voyagea dans tout l'Iran. Dans chaque port et chaque ville, il laissa des traces de son séjour.

De haute et forte stature, il avait une allure slave et plaisait beaucoup aux femmes. Pacha Khân mena une vie de pacha jusqu'au jour de son accident. Il ne conduisait pas, il se faisait conduire par ses chauffeurs. Un soir, dans les montagnes d'Azerbaïdjan, sa

voiture tomba dans un ravin. Le conducteur fut tué et Pacha Khân gravement blessé.

Et ce fut le commencement d'un autre déclin.

Il resta dans le coma pendant des semaines, on le crut condamné. À Najemiéh, le meilleur hôpital de Téhéran, on fit venir un chirurgien français. D'opération en opération, on entreprit de sauver Pacha Khân. On intervint tour à tour sur sa boîte crânienne, sa cage thoracique, ses yeux, son nez, son ventre, et enfin ses bras et ses jambes. Alors que personne n'y croyait et que ses enfants et ses femmes le pleuraient, il revint à la vie. Et un jour, après des mois, il quitta l'hôpital.

Sa haute et forte stature, brisée de partout, tremblait et il ne tenait debout désormais qu'avec l'aide d'une canne. Les médecins lui prescrivirent des doses quotidiennes importantes d'opium afin d'atténuer la douleur.

Pacha Khân, qui n'avait rien fumé pendant près de soixante ans, devint un opiomane. Il ne retrouva plus jamais la santé d'antan et ne travailla plus. Il retourna en Azerbaïdjan et se réfugia dans l'opium.

L'histoire avait déjà mal commencé bien des années avant la naissance de Roxane. Cadette de toute cette progéniture, elle fut la seule à naître dans les montagnes d'Azerbaïdjan ; ces mêmes montagnes où avait été assassiné son grand-père et où la vie de son père avait été brisée.

Et, un siècle plus tard, Roxane fut aussi la seule à fouler le sol de Paris.

Extrait de la publication

Place Denfert-Rochereau. Un matin d'hiver sombre, un grand froid humide. La lumière des réverbères troue la grisaille brumeuse. La ville dort encore.

Roxane est devant sa grande valise, elle vient de descendre d'Orlybus. Elle reste un bon moment immobile. Une minute s'écoule, puis deux, trois, quatre... Elle est toujours immobile, aussi immobile que le lion au milieu de la place. Elle n'ose bouger, de peur que Paris disparaisse, tel un génie dans son vase.

D'expérience, elle savait que Paris était une ville faite de songes et de rêves, que cette ville disparaissait comme elle apparaissait, d'un seul coup. Paris, c'était un rêve qui ne durait pas, qui ne devenait jamais réel. Paris était son fantasme à elle.

Ce n'était pas la première fois qu'elle était à Paris, qu'elle arrivait à Paris, qu'elle était là, devant sa valise.

Des centaines de fois, pendant les longs après-midi chauds et humides de son adolescence, elle avait rêvé de son arrivée à Paris par une matinée froide.

Elle savait que Paris existait : dans *Les Misérables, Le Père Goriot*, *Les trois Mousquetaires, Notre-Dame de Paris* ou *L'Âme enchantée*, qu'elle avait lus et relus pendant les longs après-midi chauds et humides de son adolescence. Oui, elle savait que Paris existait dans les livres, comme ces belles histoires qui n'existent que dans les livres, comme les êtres mythiques et légendaires qui existent depuis des siècles et des siècles, mais elle savait aussi que le Paris réel, c'était un rêve qui ne tenait pas debout, pas longtemps.

Alors elle demeure immobile devant sa grande valise, pour que Paris dure encore un peu.

La ville se réveille petit à petit. Le café Daguerre ouvre ses portes, les autres aussi. Les voitures s'arrêtent au feu rouge, démarrent au feu vert. Les Parisiens s'arrêtent au feu rouge et traversent la rue au feu vert. Ils marchent d'un pas rapide. D'autres Parisiens s'attardent dans les cafés qui entourent la place Denfert-Rochereau. Ils boivent leur café, mangent leur croissant, parcourent le journal d'un œil, fument une cigarette, sortent du café et marchent d'un pas rapide.

Le lion est toujours là, au milieu de la place Denfert-Rochereau, et Roxane devant sa grande valise, immobile telle une statue.

Extrait de la publication

Le vent se lève. Violent, il fouette les passants. Les passants, enfouis sous leurs manteaux et leurs cache-nez, se précipitent vers les bouches du métro.

Seul un chien se préoccupe de Roxane. L'animal a compris que Roxane n'est pas une statue de lion. Il se jette sur elle. Roxane sursaute, surprise par l'aboiement du labrador, debout, les deux pattes appuyées sur son ventre. Elle recule. Le chien insiste. Le maître du chien se précipite vers Roxane, reprend la laisse de l'animal qui se cramponne à son manteau. L'homme s'excuse.

Roxane ne parle pas français et ne le comprend pas non plus.

Elle revient à elle, soulève sa valise, traverse le boulevard Saint-Jacques, l'avenue René-Coty et l'avenue du Général-Leclerc. Elle fait cinquante mètres dans la rue Daguerre. Elle pose sa valise devant une porte, se retourne et regarde encore une fois la ville avant d'entrer dans l'immeuble. On lui dit que sa chambre est au sixième étage et on lui en donne la clé. Elle emprunte l'escalier de service, un peu étroit pour sa grande valise. Elle monte marche à marche sa valise jusqu'au sixième étage sans s'arrêter. Le froid l'a endurcie. Elle pose sa valise devant la chambre numéro sept. Elle prend la clé dans sa poche. Elle ne sent pas ses doigts. Elle ouvre la porte, pose sa grande valise au milieu de la pièce. Elle ferme la porte.

Un morceau de ciel gris se découpe dans l'encadrement de la lucarne carrée de sa chambre de bonne.

Elle est à Paris.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Roxane s'assit sur le lit pour reprendre son souffle. Les nuits de veille et d'angoisse avant le voyage prirent leur revanche. Elle s'endormit d'un sommeil profond. Quand elle se réveilla, elle ne savait où elle était et crut avoir encore rêvé. Mais le petit morceau du ciel de Paris qui se découpait dans l'encadrement de la lucarne était toujours là.

Les longs après-midi chauds et humides pendant lesquels elle avait rêvé de Paris lui parurent appartenir à un passé lointain. Cet après-midi-là, elle ne rêvait plus.

Elle se prépara solennellement pour Paris, comme d'autres se préparent pour La Mecque.

Elle sortit de sa chambre, ferma la porte à clé, la glissa dans sa poche et descendit les escaliers. Elle était dans la rue Daguerre. Elle regarda son plan pour vérifier l'itinéraire qu'elle avait appris par cœur des semaines avant son voyage. Elle le plia et fit confiance à sa mémoire. Elle était même capable de trouver Notre-Dame et le Louvre les yeux fermés. Mais ce n'était pas le moment de fermer les

Extrait de la publication

yeux. Surtout pas. Elle emprunta l'avenue Denfert-Rochereau, puis le boulevard Saint-Michel jusqu'à la place Edmond-Rostand. Elle avait la sensation de planer sur Paris, à quelques centimètres au-dessus du sol. Ses jambes la faisaient avancer avant que ses pieds ne touchent vraiment le sol. Elle était légère, hors pesanteur, comme si elle marchait sur la lune ; la matérialité de son corps avait fondu sous l'extase.

Il n'était pas possible à Roxane de traduire en mots ce que c'était d'être réellement à Paris. Il fallait avoir rêvé des années de Paris pour comprendre ça. Et ça, c'était quelque chose. Être à Paris.

Elle entra dans le jardin du Luxembourg en pensant à Marius, à Cosette et à Jean Valjean, en pensant à Victor Hugo, oui, à Victor Hugo dont elle était secrètement amoureuse depuis ses douze ans.

Les arbres, sans feuilles, et les allées, dépeuplées, donnaient au Luxembourg une beauté sobre, un romantisme mélancolique. Elle se recueillit devant la fontaine Médicis, devant la statue de Charles Baudelaire. Elle connaissait le titre de son recueil *Les Fleurs du mal*. Elle admira l'édifice du Sénat et s'étonna que le jardin du Sénat fût un jardin public.

Comment peut-on être en démocratie ?

Paris lui avait toujours paru à des siècles de chez elle.

Elle continua à descendre le boulevard Saint-Michel. Elle pénétra dans la cour de la Sorbonne

Extrait de la publication

comme on pénètre dans un sanctuaire. La prestigieuse Sorbonne, où elle avait rêvé d'être étudiante.

Elle s'invita au Café de Cluny, au croisement du boulevard Saint-Michel et du boulevard Saint-Germain. Elle aurait pu attendre d'arriver au Flore. Mais le voyage, l'émotion et le froid lui avaient creusé le ventre. Elle se dit qu'elle prendrait un café au Flore. Elle commanda, en anglais, un sandwich jambon-fromage et un verre de vin rouge. Elle précisa qu'elle le voulait bien rouge. Elle dévora son sandwich en un clin d'œil, comme on dit en persan, et en français aussi, apprit-elle plus tard. Elle en commanda un autre et, cette fois, prit le temps d'apprécier le goût de la baguette française et du vin français en regardant la ville.

Le vin était délicieux, la baguette délicieuse et Paris merveilleux.

Même dans ses rêves, elle n'avait jamais fait ça : boire un verre de vin rouge à la terrasse d'un café parisien.

La réalité dépassait ses rêves.

Prendre pour la première fois un verre de vin à la terrasse d'un café, à Paris, c'était un événement majeur dans la vie de Roxane. C'était la liberté elle-même. En Iran, une telle chose était tout simplement inimaginable.

Qu'une jeune femme puisse se mettre, toute seule, à la terrasse d'un café !

Avez-vous perdu la tête ?

Et je ne parle même pas du vin ! Un péché justiciable de je ne sais combien de coups de fouet !

Extrait de la publication

Mais Roxane avait fermement décidé de ne pas penser au passé. Elle voulait regarder vers l'avant sans jamais se retourner. Tout ce qu'elle avait laissé en arrière devrait rester en arrière. Elle ne voulait pour rien au monde gâcher la magie de cette journée avec des histoires de péché.

Une étudiante était assise à deux tables de celle de Roxane. Elle lisait un livre en prenant des notes dans un grand cahier, devant sa tasse de café. Roxane était curieuse de savoir ce que lisait cette jeune femme, absorbée dans sa lecture. Un homme surgit derrière elle, se pencha sur son épaule et lui fit un baiser dans le cou. Elle leva la tête et lui offrit ses lèvres fines, il les embrassa amoureusement. Roxane rougit et baissa les yeux. Longtemps Paris n'avait existé pour elle que dans la littérature, comme les personnages des romans. Et là, tout était comme dans un roman, Paris, la jeune femme et son amant.

Roxane regardait les passants, les voitures et les murs médiévaux de l'abbaye de Cluny.

Après ce moment délectable vint le moment redouté : payer l'addition. Elle trouva le prix exorbitant. Soixante francs ! Elle calcula, ça faisait plus de six mille tomans dans son pays. Le plaisir et la liberté n'étaient pas gratuits. La prochaine fois, elle mangerait un seul sandwich, et le café au Flore attendrait un autre jour.

Elle s'arrêta devant la fontaine de la place Saint-Michel. Des jeunes gens attendaient, ici et là, sur la place. D'autres rentraient chez eux d'un pas pressé.

Extrait de la publication

Composition et mise en page

NORD COMPO
multimédia

N° d'éditeur : FF891601
Dépôt légal : janvier 2006

Extrait de la publication